

## Compte-rendu

NI RIORDAIN Clíona, SCHWERTER Stephanie (Eds.). *Speaking Like a Spanish Cow: Cultural Errors in Translation*. Stuttgart : ibidem, 2019, 348 p.

L'erreur culturelle est la bête noire de tout traducteur. Il suffit de mal saisir une notion, un concept, une idée, ou, plus simplement, de ne pas savoir comment la transposer dans un autre système linguistico-culturel, et c'est la catastrophe. Parfois, aussi, l'erreur culturelle relève d'une tentative de manipulation. Ce collectif, édité par Clíona Ní Ríordáin et Stephanie Schwerter, rédigé en anglais et intitulé « *Speaking like a Spanish Cow: Cultural Errors in Translation* » ([parler comme une vache espagnole : erreurs culturelles en traduction]), se penche sur ces divers types d'erreurs.

Ce collectif s'ouvre sur une préface rédigée par Michael Cronin et se clôt sur le résumé du parcours professionnel des collaborateurs de l'ouvrage. L'ouvrage ne comporte malheureusement pas de conclusion, laquelle aurait par exemple pu offrir une réflexion finale sur l'erreur culturelle et ses conséquences.

Michael Cronin a été directeur du *Centre for Translation and Textual Studies* de la *Dublin City University*, fait partie du *Trinity College Dublin*, est membre de la *Royal Irish Academy* et de l'*Academia Europaea*, et est un officier de l'Ordre des Palmes académiques. Dans sa préface (pp. IX – XV), il fait plusieurs fois appel à la littérature scientifique et fictionnelle pour étayer ses propos. Il explique que les essais repris dans ce volume s'opposent au prescriptivisme qu'il nomme « *errorism* » ([errorisme]) et aux effets négatifs qui en découlent et dont pâtissent les apprenants. Michael Cronin incite également à réfléchir à la définition de l'erreur et enjoint les traducteurs à se pencher sur leur pratique de l'exercice intellectuel qu'est la traduction.

Le volume embraye ensuite sur une introduction (pp. XVII – XXII), réalisée par Clíona Ní Ríordáin (Université Sorbonne Nouvelle) et Stephanie Schwerter (Université Polytechnique Hauts-de-France), qui détaille la structure tripartite du volume tout en proposant une définition de l'erreur culturelle et en mettant en avant les apports de ces erreurs. Néanmoins, plusieurs coquilles, des répétitions et des omissions de mots parsèment ce chapitre de l'ouvrage, ternissant le travail des deux auteures. Pour fournir un cas concret, le titre du dernier article comporte une erreur dans le sommaire. Bien que l'ouvrage se démarque par la précision des définitions de l'erreur culturelle apportées par les collaborateurs et la variété des approches et des domaines d'application, la forme pêche occasionnellement.

Terence Holden (*Boğaziçi Üniversitesi*, Turquie) ouvre la première partie de l'ouvrage, intitulée « *Errors or Manipulation ?* », et offre une conceptualisation de l'erreur culturelle en proposant tout d'abord une introduction soignée qui expose la structure de son argumentaire, suivie d'un développement du principe d'hospitalité de Ricœur. Il aborde ensuite le modèle dialogique de la traduction et les approches de Ricœur et de Berman. Ainsi, il met en évidence un modèle de l'erreur culturelle. Il conclut enfin son article en proposant une conciliation des problèmes qu'il relève dans les modèles précédemment développés. Tout au long de l'article, le niveau de langue de l'auteur et ses nombreuses références à des concepts traducto-philosophiques lui permettent d'atteindre une efficacité et une exhaustivité sans pareilles, au risque, cependant, de perdre le lecteur non aguerri en cours de chemin.

Dans un style presque oral, Katja Grupp (*University for Applied Sciences (IUBH)*, Allemagne) emmène le lecteur en Russie pour une étude de la traduction de journaux disponibles sur Internet (pp. 21-48). L'auteure aborde entre autres la traduction pour un lectorat russophone d'articles de presse étrangers sur la Russie et ses systèmes nationaux : ces traductions peuvent parfois manipuler le lectorat russe, qui trouve la presse étrangère bien plus critique qu'elle ne l'est réellement au sujet de la Russie.

La complexité des œuvres d’auteurs germanophones exilés entre 1933 et 1945 est au centre de l’article d’Angela Vaupel (*St Mary’s University College, Queen’s University Belfast, Royaume-Uni*), de même que le calvaire psychologique, culturel et linguistique que ceux-ci subissent à cause de leur exil, dépossédés de leur liberté d’expression dans leur langue maternelle et devant produire des œuvres « en traduction » (pp. 49-68, voir notamment le cas de Feuchtwanger, qui a fui l’Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale et s’est installé à Los Angeles, où il a écrit, entre autres, *Waffen für Amerika* ([Des armes pour l’Amérique]) et *Die Jüdin von Toledo* ([La juive de Toledo])). L’auteure aborde également les effets de la traduction sur ces œuvres littéraires et s’intéresse aux types d’erreurs culturelles possibles, potentiellement intentionnelles, et s’étendra sur la modification et la traduction du titre du roman *Waffen für Amerika* de Lion Feuchtwanger.

L’article « On the Translation of Bulgakov’s *A Young Doctor’s Notebooks* into the Language of the Cinema » ([De la traduction de *A Young Doctor’s Notebooks* de Bulgakov dans la langue du cinéma]) (pp. 69 – 89) de Marina Tsvetkova (*National Research University Higher School of Economics, Russie*) propose quant à elle une approche rafraîchissante de l’adaptation cinématographique en tant que double traduction. Marina Tsvetkova décortique la transposition en langue anglaise de la série de nouvelles russes écrites par Bulgakov et leur adaptation cinématographique pour le spectateur britannique. L’auteure présente ainsi de manière synthétique les contraintes du passage d’un support à un autre, expose les détails de du recueil de nouvelles et des erreurs culturelles des scénaristes, et analyse la série télévisée, mettant en lumière la lourde transformation qu’a subie l’œuvre originale.

Stephanie Schwerter (Université Polytechnique Hauts-de-France) se propose ensuite d’analyser les versions anglophones de trois poèmes rédigés à l’origine en russe, à savoir *Voronej* d’Anna Akhmatova, *It’s After One* de Vladimir Maïakovski et *À Tchaadaïev* d’Alexandre Pouchkine, et les possibles erreurs, tentatives de manipulation et soucis de compréhension de Tom Paulin, le traducteur, soulignant avec brio la complexité de la traduction d’œuvres littéraires (pp. 91-110). Elle reprend les définitions et causes potentielles de l’erreur culturelle fournies dans l’introduction dont elle est la coauteure, et offre une analyse des méthodes de traduction de Paulin. Ainsi s’achève la première partie de l’ouvrage.

Lorsqu’une partie se clôt, une autre peut s’ouvrir ; le lecteur commence donc son exploration de la deuxième partie, intitulée « (Mis-)reading Cultural References » ([Mal] interpréter des références culturelles), avec l’article (pp. 113-134) de Bentolhoda Nakhaei (Université Clermont Auvergne), qui analyse et compare minutieusement quatre traductions en anglais et en français des *Rubáiyát*, une collection de poèmes écrits en persan vers le XI<sup>e</sup> siècle. L’auteur de l’article accorde une grande importance aux lexèmes culturels et aux métaphores, au degré de compréhension de la source par les traducteurs et aux conséquences des mauvaises traductions sur la réception de l’œuvre en Occident.

Par après, l’article de Marie Schröer (*Universität Koblenz-Landau, Allemagne*) est construit autour de la traduction en allemand de *Catharsis* du point de vue de l’erreur culturelle. L’œuvre est un recueil de dessins publié par l’un des survivants de l’attentat visant le journal *Charlie Hebdo*, commis le 7 janvier 2015. « Too Graphic a Novel? *Charlie Hebdo*, Cultural Connotations and Change of Register in the German Translation of Luz’ *Catharsis* » ([Un roman trop imagé ? *Charlie Hebdo*, connotations culturelles et changement de registre dans la traduction en allemand de la *Catharsis* de Luz]) (pp. 135-162) s’ouvre sur une citation, tout comme le premier point que Schröer aborde, conférant une élégance toute particulière à la structure de cet article. Cependant, la suite et la fin de l’article tranchent radicalement avec son début : les citations, qui marquaient le début d’une nouvelle section de l’article, s’éparpillent progressivement et se mettent à parsemer la contribution. D’ailleurs, cette dernière se termine abruptement, sans conclusion proprement délimitée. Néanmoins, cette variation structurelle

n'enlève rien à la profondeur et à la richesse de l'analyse de l'auteure, par exemple lorsque Schröer se penche sur la réception très polarisée du journal *Charlie Hebdo* en Allemagne.

Clíona Ní Ríordáin (Université Sorbonne Nouvelle) analyse le contexte historique, la réception et la compréhension dans les sphères francophone et anglophone de l'œuvre au cœur de son étude, *En finir avec Eddy Bellegueule*, écrit par Édouard Louis et publié en 2014 par Le Seuil. Malheureusement, l'auteure expose une succession de faits et d'observations sans fournir d'exemples étayant ces propos et risque ainsi de perdre son lecteur en cours de route.

Dans « Translation Errors in Higher Education » ([Erreurs de traduction dans l'enseignement supérieur]) (pp. 181-204), Gundula Gwenn Hiller (*European University Viadrina*, Allemagne) met en évidence certaines dissemblances entre des systèmes universitaires et, *de facto*, la fréquence élevée à laquelle les traducteurs se trouvent dans l'impossibilité de traduire par un équivalent parfait un terme renvoyant notamment aux positions dans la hiérarchie académique ou aux organes universitaires, et ce en fournissant des exemples termes en allemand à traduire vers l'anglais et le français. L'auteure précise également que des glossaires de termes académiques existent et fournit, dans un style très pédagogique, un ensemble de concepts linguistiques permettant de tenir compte de la culture et facilitant la compréhension des exemples qu'elle fournit.

La deuxième partie de cet ouvrage se réfère sur l'article d'Ana Isabel Foulquié-Rubio (*Universidad de Murcia*, Espagne) et de Paula Cifuentes-Férez (*Universidad de Murcia*, Espagne), lequel porte sur les erreurs culturelles en traduction, de l'espagnol vers l'anglais et le français, et des conséquences de celles-ci pour le secteur du tourisme en Espagne. Les auteures s'intéressent dans un premier temps à la définition des caractéristiques de ce type de textes, pour ensuite s'étendre de manière exhaustive sur la notion de « culturème », inventée par Christiane Nord en 1997. Enfin, les auteures détaillent avec une grande clarté des cas concrets d'erreurs culturelles repérés dans des traductions de l'espagnol vers le français et l'anglais de documents informatifs à l'attention des touristes et sur la gastronomie locale.

Enfin, la troisième et dernière partie de cet ouvrage, intitulée « *Creative Errors* », débute avec l'article de Costas Mantzalos (*Frederick University*, Chypre) et de Vicky Pericleous (*Frederick University*, Chypre), dans lequel ces derniers posent les bases de ce qu'ils nomment « langue visuelle » (sans la définir clairement), les défis et la liberté d'interprétation qui lui sont intrinsèques, et expliquent que leur étude repose sur le collectif artistique dont Mantzalos fait partie. Ce collectif joue sur l'ambiguïté dans ses œuvres architecturales afin que le spectateur en interprète librement la signification. Les auteurs donnent ensuite des informations sur le collectif, avant de passer à des exemples concrets. Nonobstant la qualité de son fond, cet article flirte dangereusement avec le hors-sujet en n'abordant la thématique de la traduction qu'épisodiquement. À noter aussi que les auteurs n'ont aucune expérience – académique comme professionnelle – dans la traduction, ceux-ci exercent dans les domaines de l'art et de la communication.

Ensuite, Charles Ivan Armstrong (*Universitet i Agder*, Norvège) propose une mise en abyme du traducteur d'une tragédie grecque en le comparant au héros de la même tragédie, voué à commettre une erreur, et s'intéresse à deux traductions de la version originale grecque d'« Antigone », réalisées respectivement par Heaney et Paulin, deux Irlandais du Nord en contextes d'insécurité, à savoir la période des Troubles en Irlande du Nord et les attentats du 11 septembre 2001. Charles Ivan Armstrong montre comment Heaney s'est laissé influencer malgré lui par son contexte historique, et comment Paulin, de son côté, a délibérément modifié la pièce. L'auteur de l'article rend ainsi compte des tentatives de manipulation du lectorat dont Paulin est responsable, et des qualités et défauts de la traduction de Heaney, en accordant, dans les deux versions, une importance toute particulière à la traduction de « *hamartia* », l'« erreur tragique » pour Aristote, extraits à l'appui.

Dans l'article suivant, Bob Dylan et sa chanson « *Motorpsycho Nitemare* » passent sous la loupe de Jean-Charles Meunier, qui s'intéresse à l'adaptation de la chanson pour un public francophone. L'auteur se tourne donc vers les traductions réalisées à des fins de reprises par Hugues Aufray et Pierre Delanoë, des artistes francophones, et procède avec brio à une analyse profonde des thèmes de la chanson, mettant en exergue les erreurs culturelles des traductions en français de celle-ci.

Alors que Jean-Charles Meunier (Université Polytechnique Hauts-de-France) embarque son lecteur dans une analyse traductologique de chansons de Bob Dylan de l'anglais vers le français, Paul Grundy suit le chemin inverse en se penchant sur la traduction du français vers l'anglais, le néerlandais et l'italien d'une chanson de Serge Gainsbourg. Dans « *The Vanishing of Verlaine: Cultural Errors in Translations of Gainsbourg's "Je suis venu te dire que je m'en vais"* » ([*La disparition de Verlaine : erreurs culturelles dans les traductions de Je suis venu te dire que je m'en vais de Gainsbourg*]) (pp. 289 – 313), Paul Grundy choisit de porter son attention, lors de son minutieux examen, sur l'omission du vers « Comme dit si bien Verlaine "au vent mauvais" » des paroles des traductions de « Je suis venu te dire que je m'en vais ». Il clôture son article en proposant sa propre traduction de la chanson, où « Verlaine » apparaît.

L'article de Chantal Schütz (École Polytechnique) parachève la dernière partie de cet ouvrage et porte sur la traduction vers l'anglais en 1629 d'airs de cour français par Edward Filmer. L'auteure s'étend premièrement sur la notion d'« air de cour » et les traductions réalisées au XVI<sup>e</sup> siècle dans d'autres combinaisons linguistiques, pour ensuite embrayer sur les erreurs stratégiques de Filmer en matière de réception de la traduction au vu du contexte historique, son alliance avec un autre dramaturge qui commençait déjà à se lasser de la famille royale, et les lacunes culturelles de ce traducteur.

En définitive, « *Speaking like a Spanish Cow: Cultural Errors in Translation* » est un ouvrage proposant une analyse traductologique extrêmement diversifiée de l'erreur culturelle, de la chanson au site Internet, en passant par le théâtre, les visuels, la littérature et d'autres domaines encore. Si son fond est presque irréprochable, sa forme reste largement perfectible, les articles comportant des coquilles et les styles des auteurs présentant des variations en dents de scie. Toutefois, ce dernier point s'explique peut-être par la langue de rédaction choisie, à savoir l'anglais. En effet, un locuteur maîtrise rarement une langue étrangère aussi bien que sa langue maternelle, lui donnant moins d'aisance dans son acte d'expression. Néanmoins, la forte diversité des approches reprises par cet ouvrage garantit à tout lecteur d'y trouver quelque chose d'intéressant.